Comme une aiguille sur un sillon d'asphalte

Le paysage sensible du skate de rue à Tokyo

*Like a Needle in an Asphalt Groove – The Sensitive Landscape of Street
Skateboarding in Tokyo*

Julien Glauser

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/paysage/23690>

DOI : 10.4000/paysage.23690

ISSN : 1969-6124

Éditeur :

École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, Institut national des sciences appliquées Centre Val de Loire - École de la nature et du paysage, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille, Agrocampus Angers

Référence électronique

Julien Glauser, « Comme une aiguille sur un sillon d'asphalte », *Projets de paysage* [En ligne], 25 | 2021, mis en ligne le 31 décembre 2021, consulté le 09 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/23690> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.23690>

Ce document a été généré automatiquement le 9 février 2022.

La revue *Projets de paysage* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Comme une aiguille sur un sillon d'asphalte

Le paysage sensible du skate de rue à Tokyo

Like a Needle in an Asphalt Groove – The Sensitive Landscape of Street Skateboarding in Tokyo

Julien Glauser

« L'individu sort de la foule comme le nageur de la mer, la ville se nourrit des mouvements répétitifs et renouvelés des populations qu'elle ingurgite et rejette, leurs corps s'unissent afin de se fortifier. Le corps du citoyen vibre à chaque instant et à chaque instant se cabre ou se détend, selon l'activité qu'il pratique, selon l'humeur qui l'anime. » (Paquot, 2006, p. 96.)

Un regard particulier sur la ville

- 1 Par leurs déplacements, la vision en travelling qu'ils induisent et leur engagement corporel, les skateurs développent une manière autre de lire la ville. Entre circulation sur quatre roues et recherche de nouveaux lieux à explorer, ils vivent des expériences particulières que dicte leur activité. Que nous disent alors les skateurs sur la ville ?
- 2 La pratique est parfois perçue en termes de conflits, de nuisances, liés aux jeunes et les skateurs sont fréquemment envisagés à travers une certaine idée discutable de « tribus urbaines », que les sciences sociales rangent volontiers dans le tiroir des sous-cultures (*subcultures*). Si l'approche sous-culturelle, largement nourrie par l'École de Birmingham, permet d'identifier des schèmes identitaires qui réunissent les praticiens, elle a trop vite tendance à placer les acteurs sous-culturels, dans le cas précis des skateurs, du côté d'une résistance organisée face à une forme de pouvoir monolithique. Pourtant, si les skateurs produisent bien des nuisances et nous forcent à envisager le

partage des espaces publics de manière différente, ils ne représentent pas une forme de contestation sociale organisée et politisée, réunie derrière une idée fédératrice de la société. Il s'agit davantage d'une activité qui, pour le plaisir et la carrière sportive des skateurs, joue avec les normes d'usages des différents lieux urbains. Ils permettent alors de lire les architectures différemment, de mettre le doigt sur les multiples formes de gouvernance et de marquer leur chronotopie. La pratique du skateboard permet donc aussi de lire l'urbain par ses revers : les heures creuses, le statut juridique des lieux ouverts aux publics, en faisant la différence entre les places gérées par les pouvoirs publics et les places privées dont l'accès peut être soumis à certaines conditions (Paquot, 2009). Plus qu'une sous-culture, le *street* – la pratique du skateboard de rue – véhicule un « imaginaire partagé vécu », c'est-à-dire qu'il crée des référents auxquels les skateurs peuvent s'identifier et qui nourrissent leur vision de l'environnement¹. Cet imaginaire partagé se concrétise de la manière la plus prégnante dans leur vécu, à travers leur pratique individuelle, où les images vues sont imitées, inspirent et appellent leur dépassement (Glauser, 2016). Dans cette optique, le skate est une manière alternative de faire avec l'urbain ! L'expérience physique et cinétique des *streeteurs* leur permet de prendre la mesure des possibilités que les environnements urbains offrent. Ce regard particulier sur la rue, combiné aux langages visuels produits par le « monde² » du skateboard, modèle un imaginaire que les pratiquants partagent. Cette articulation entre l'expérience vécue et incorporée de la pratique et les représentations qu'elle produit sera au centre de cet article.

- 3 L'analyse porte sur l'expérience individuelle de chaque skateur, et sur l'imaginaire des spots³ et des figures. Pour développer leurs ambitions de prouesses et d'images, les *streeteurs* savent s'isoler et créer des espaces dévolus temporairement à la pratique. Cependant, ils ne sont pas pour autant déconnectés de l'environnement et des autres citoyens. Comme l'explique Michel Lussault, « le monde social se constitue par l'espace comme monde d'expérience partagée pour les individus et pour les groupes » (2007, p. 30) et par « espace social », l'auteur renvoie « à la manière dont les structures sociales se cristallisent dans l'espace géographique » (*ibid.*, p. 18). Par leurs « tactiques », ils usent des lieux hors des normes d'usage et affrontent parfois les « stratégies » des pouvoirs publics ou privés qui régissent les lieux (Certeau, 1990, p. 173) Ainsi, les skateurs tentent de satisfaire leurs envies de figures et de lieux. Ils savent jouer des distances corporelles et langagières avec leurs interlocuteurs divers : amis, autres skateurs, gardes de sécurité, voisins, admirateurs et policiers. Ils créent leurs espaces pour la pratique mais aussi pour le repos ; ceux-ci accueillent la convivialité de ceux qui participent du groupe mais ne skatent pas. Ces observations, ce que Edward T. Hall regroupe sous le terme de « proxémie », permettent de comprendre comment des barrières symboliques se font et se défont au gré des *sessions*⁴ (1971).

« L'essentiel ne réside aucunement dans le statut juridique de ce territoire pratiqué par un ensemble d'individus isolés ou en groupe à un moment donné, mais par cette activité elle-même qui fait "collectif" et confère à cet endroit une dimension sociale. » (Paquot, 2009, p. 3.)

- 4 Le paysage se crée dans un rapport relationnel avec un objet et pour ce faire « active la subjectivité de celui qui, en le percevant, l'intègre à son vécu et enrichit, à la fois, sa capacité à se représenter le monde et à le connaître, par le biais de sa sensibilité mise à l'épreuve » (Paquot 2016, p. 7). Comme le montrent les phénoménologues, c'est par le corps que se crée la connaissance. Celle-ci engendre les représentations et active

l'anticipation des mouvements possibles ; la pratique du street produit par conséquent une connaissance et une appréhension particulière de l'environnement urbain.

Le corps des skateurs, amplificateur de la ville

- 5 L'univers des sons : le tac-tac des carreaux des sols tokyoïtes, la rugosité des bitumes, la volupté du ciment lisse, les roues abîmées qui ne sont plus tout à fait rondes rythment les parcours des skateurs. Ils lisent les revêtements des sols à travers les vibrations des roues transmises à la planche par les axes métalliques ; celles-ci remontent dans le corps du skateur par les pieds, puis les jambes. C'est donc en premier par son corps que le skateur expérimente l'urbain à déambuler dans les rues, au fil de ses trajectoires.

« Un soir d'avril 2008, une fois que les lumières se sont éteintes dans le skatepark du quartier tokyoïte de Tamachi, avec un groupe de skateurs, nous nous dirigeons vers la gare de Shinagawa. Après un arrêt devant un magasin d'alcool où deux skateurs achètent de la bière, nous cruisons⁵ jusqu'à la gare en roulant sur la route ; le revêtement y est meilleur. Nous ne tenons pas compte du code de la route, des feux et des piétons. Nous remontons la rue à contresens (deux voies dans chaque sens), traversons au rouge et coupons la route aux passants lorsque le revêtement le permet. Yamamura "Makochan" Makoto nous mène par un chemin qui nous permet de rouler le plus longtemps possible. Aux abords de la gare, les trottoirs sont noirs de monde. » (9 avril 2008.)

Figure 1. Tomita « Curry » Makoto dans les couloirs de la gare de Tokyo

Source : Julien Glauser, 2008.

- 6 Les vibrations des roues donnent des informations aux skateurs sur la rugosité des sols, les sols lisses roulent plus vite et demandent moins d'efforts. Il y est plus facile d'y exécuter des figures ou un simple ollie – un saut qui s'exécute en roulant sans devoir

descendre de sa planche pour passer un obstacle. Un sol trop rugueux ou qui présente de nombreux interstices augmente les risques de chutes. Ainsi, comme l'aiguille d'un tourne-disque sur un sillon de vinyle, le corps des skateurs lit la surface des rues et les oreilles, à l'écoute du bruit que produisent les roues, confirment cette lecture. De manière incorporée, la connaissance du territoire de chaque skateur s'affine et dessine une cartographie des espaces « roulables » qui comprend la topographie des lieux, les rues en pente, les places planes et les matériaux des sols.

- 7 L'ouïe est aussi fortement sollicitée, par l'écoute des véhicules qui viennent et des possibles avertissements sonores : un ami qui appelle, le sifflet d'un policier, le klaxon d'une voiture... Elle participe de cette vigilance permanente qui permet aux skateurs de circuler entre espaces piétonniers et circulation automobile. Les trottoirs bondés et les routes fréquentées ne sont pas propices à la circulation des skateurs qui jouent par intermittence avec ces deux espaces, accroissant les dangers pour eux-mêmes et les autres. Cette constante négociation est également une forme d'apprentissage dans des lieux qui ne les incluent pas forcément et avec lesquels ils doivent composer. Au Japon, par exemple, il en va de même pour les cyclistes qui investissent les trottoirs étroits et congestionnés des grandes villes (Glauser, 2007).
- 8 La vue, bien évidemment, est fortement sollicitée ! Lors de la pratique et des déplacements, elle fait partie de cette vigilance accrue et de la recherche des bons chemins, ceux qui invitent les roues des skateurs. Elle est également importante dans l'analyse de l'environnement que font les skateurs à la recherche de nouveaux lieux bons à skater. Elle permet encore d'anticiper les dangers ou les conflits qu'une session pourrait susciter.
- 9 L'odorat, s'il est moins stimulé par cette veille qu'implique le sport en mouvement dans l'espace, est également influencé par les sessions. Dans cette recherche de nouveaux lieux où la pratique peut s'installer, les skateurs explorent souvent les entre-deux urbains, les lieux délaissés que ne fréquentent pas ou peu les autres citoyens. Ces interstices ne sont pas toujours accueillants, sentant parfois l'urine ou les gaz d'échappement. Indirectement, le goût se fait à des nourritures avalées à la va-vite, achetées dans des supérettes du coin, pour alimenter les efforts des skateurs qui peuvent passer de longues heures à essayer des figures.
- 10 La sollicitation du corps des skateurs est plus intense que celle des piétons, entre sport et interaction du monde social. Le street, pour celles et ceux qui investissent les rues, est une succession de moments d'activité et d'attention accrues, entrecoupés de temps oisifs. La bulle créée par une session, où l'espace que mobilisent les skateurs ne se limite pas qu'au périmètre de l'action, implique souvent celui du repos et de la convivialité, où les skateurs déposent leurs effets et où les uns passifs surveillent les affaires de ceux qui sont actifs (Glauser, 2010). Ces bulles privatives se déploient alors dans les espaces publics et les individus s'autorisent des comportements qu'ils ne se permettent pas lorsqu'ils sont simples piétons. Ils changent leur t-shirt sale, s'essuient la sueur, mettent des chaussures moins abîmées avant de rentrer chez eux (Glauser, 2012).
- 11 Rich Adler⁶, skateur et vidéaste qui vit entre le Japon et Philadelphie, insiste sur le fait que le skate permet de profiter de la ville sans forcément devoir consommer. De manière plus précise, les skateurs peuvent profiter des commerces au cours de leurs sessions mais ils ne sont pas obligés de devenir des consommateurs pour pouvoir créer leurs espaces, comme c'est le cas dans des bars, au cinéma ou au restaurant. Dans le cas

de Tokyo, certains quartiers à la vie nocturne très animée attirent aussi les skateurs qui, en plus de s'intéresser aux architectures avoisinantes, aiment jouir du spectacle de la foule des noctambules. Ils occupent alors des lieux pour une session qui, s'ils ne se font pas chasser, peut se prolonger par des discussions et la contemplation des passants (Glauser, 2014). Rich Adler ajoute que les streeteurs de la capitale japonaise ne sont pas toujours à la recherche d'exploits, ils aiment ces moments partagés avec un groupe qu'ils choisissent et avec lequel ils se sentent en accord. Certains ne skatent pas forcément beaucoup, ils sont simplement heureux de faire partie du groupe et de passer du temps entre amis. De l'intérieur, mais surtout vu de l'extérieur, le simple fait de déambuler avec une planche suffit pour qualifier une personne de skateur. Avec cette identité temporaire, il peut s'asseoir à même la rue, s'y changer partiellement ou se déchausser lors des grandes chaleurs. Les groupes de skateurs créent ainsi des sociabilités particulières, qu'ils déploient dans les rues.

- 12 De manière plus générale, pour Georg Simmel, la grande ville modifie les expériences sensibles des citadins. Il base ses réflexions sur le développement de Berlin au XIX^e siècle où le changement des rapports à l'espace et au temps, avec l'intensification des réseaux de transport public, influence la perception de l'espace. Dans ce sens, il anticipe les phénomènes d'urbanisation du monde et surtout des mœurs (2013). Pour l'auteur, le rythme des villes et la diversité qu'elles proposent transforment les comportements et les manières d'être à la ville. Dans ce sens, le rapport particulier lié à la pratique du skateboard de rue que développent les skateurs avec leur environnement influence leur perception de celui-ci. Le mouvement, l'investissement physique et la connaissance de la gouvernance des lieux sont des éléments implicites qui marquent les imaginaires que les skateurs produisent.
- 13 Si pour le flâneur la marche donne une échelle à la ville (Thomas, 2007), le skate en fait de même pour le skateur : sa pratique crée une topologie spécifique, mesurée à l'aune de sa planche. Il en va bien évidemment de même pour tous les moyens de locomotion, avec une légère différence pour ces sports que Yves Pedrazzini (2001) qualifie de « hors-piste urbain ». La qualité de l'engagement physique et cognitif de celles et surtout de ceux qui font du street – que ce soit en skate, en roller, en trottinette ou en BMX, etc. –, change la vision que les adeptes portent sur leur environnement.
- 14 Le rapport à l'urbain des skateurs se transforme avec la pratique, qu'ils soient actifs ou simples piétons : ils scrutent les lieux en estimant les possibilités qu'ils offrent. Quelques marches pourraient-elles être domptées ? Comment est la prise d'élan, le revêtement du sol ? La zone d'atterrissage est-elle dégagée ? À la sortie d'une boutique une petite barrière métallique borde un massif de fleurs et peut être utilisable quand le magasin en question est fermé. Le muret qui borde un bac à fleurs devant la gare permet aux citadins de s'asseoir ; en y regardant de plus près, les carreaux qui recouvrent une arête supérieure de la construction sont remplacés par une barre métallique en forme d'équerre. C'est certainement le geste de skateurs discrets qui rend ainsi cette partie de mobilier urbain utilisable : les traces de couleur laissées par les planches qui ont glissé sur la partie ajoutée trahissent leur pratique. Les récits de mes interlocuteurs streeteurs confirment ma propre obsession à concevoir l'environnement comme une succession de possibles. À se promener à pied dans une ville, un skateur, seul ou en groupe, va s'arrêter en haut d'un escalier et contempler les marches, le sol, il va toucher le haut d'un muret pour le jauger ou se retourner pour vérifier la prise d'élan. Cette obsession du spot n'est pas simplement une manie

incorporée, elle se manifeste également sur les réseaux sociaux, Instagram notamment, où un grand nombre de skateurs mais aussi de photographes de sport postent des images de spots intéressants. Ces images prises rapidement n'en gardent pas moins les canons de la pratique, c'est-à-dire qu'elles doivent montrer la partie intéressante de l'environnement des lieux du skate en n'oubliant pas la prise d'élan et la zone d'atterrissage (Glauser, 2013). Ces images qui ne présentent pas forcément des beaux paysages urbains peuvent paraître quelconques pour celles et ceux que la pratique du street n'intéresse pas mais attirent tout de suite l'attention des skateurs !

- 15 En pleine connaissance des terrains qu'ils affectionnent, les skateurs lisent leur environnement grâce à leur expérience et savent reconnaître où la qualité des sols et les aménagements urbains sont propices à la pratique. Mais ces lieux doivent également permettre le déploiement des espaces du skate, c'est-à-dire qu'ils donnent la possibilité aux praticiens de s'y installer et d'en user. Certains spots sont connus pour être tranquilles ; il est alors possible de rester longtemps sans que les skateurs ne dérangent, d'autres sont très difficiles d'accès et ne permettent pas de s'y établir. Ces derniers, généralement des aménagements particuliers et rares, demandent aux skateurs de déployer des tactiques élaborées et d'être en pleine connaissance de la gestion de leur gouvernance pour pouvoir espérer les pratiquer (Certeau, 1990). C'est souvent l'occasion de faire des images ; dans ce cas, l'appropriation de l'endroit s'effectue de manière concertée avec le photographe.
- 16 Comme le souligne Ocean Howell, l'architecture défensive tend à contrôler le piéton, à modeler ses attitudes et aboutit à ce qu'il qualifie « d'espaces contraints et orientés vers le profit » (Howell, 2001). Gregory J. Snyder ajoute que la rue est un espace formaté, mais aussi un espace de performances et de formation des identités (Snyder, 2017, p. 9 ; Calogirou et Touché, 1997). Il implique une certaine mise en scène de soi qui, dans le cas du skate, devient un spectacle ou se transforme en une sorte de gêne lorsque la pratique devient un stigmate. À Tokyo, par exemple, les trajets de skateurs transpirants, planche à la main, peuvent devenir pénibles pour nombre d'entre eux ; ils voyagent généralement avec un sac qui contient des affaires de rechange, des lingettes parfumées pour une toilette succincte après une session. Dans ce rapport particulier à la ville, la conscience de son corps devient plus forte, vis-à-vis des autres mais aussi face à l'environnement. Les chutes, les blessures, le corps qui s'arrête contre une grille, un mur, après la réception d'une figure, rappellent aux skateurs qu'ils font corps avec la ville.

Regards sur la ville et gestion des espaces appropriés

- 17 La vision de « mondes » génère des imaginaires spécifiques (Becker et Pessin, 2006) ; ils se rattachent à un ou des traits historiques construits et se développent, se renouvellent à travers des réseaux le long desquels circulent les personnes, les idées et les objets (Mueller, 2019). En ce qui concerne plus particulièrement le street, ces imaginaires se fondent sur des images qui se cristallisent sur l'environnement urbain et se vivent à travers la pratique de chaque skateur. Comme pour le cinéma, certaines villes sont particulièrement photogéniques et leur iconicité s'appuie sur les industries qui s'y déploient : pensons à Paris, Rome, Los Angeles, Tokyo, Bombai... (Jousse et Paquot, 2005). Le skateboard possède également ses villes mythiques, d'abord celles de son berceau, en Californie, puis celles qui se révèlent « bonnes à skater », puis celles de

l'Est américain, New York et Philadelphie, avec le développement du style dit *East Coast*⁷. D'autres villes apparaissent encore, en Europe, Barcelone en tête avec son architecture attrayante, ses revêtements de sol lisses et la douceur de son climat ; en Asie, Hong Kong (O'Connor, 2018) et Tokyo pour ses ambiances nocturnes et ses spots uniques.

- 18 Suivant ces références communes, portées par les images, les skateurs aiment retrouver ces ambiances dans leur propre ville et découvrent ou inventent des « spots à la... ». Ainsi, de par le monde, des skateurs insèrent des morceaux de grandes villes dans leurs références (Laurent et Gibout, 2010).

« Après avoir skaté le spot jusqu'à l'épuisement, je bois une boisson revitalisante, achetée à un automate et Okkun nous montre sur son téléphone portable une photo d'un mur légèrement oblique et qui a été modifié en un quarter "Bronx" par adjonction de ciment. Les autres skateurs me disent que l'endroit ressemble au Bronx de New York » (19 avril 2008).

Figure 2. Keita Ikenoue en *blunt to fakie* sur le spot « Bronx »

Source : Andi Speck, 2008.

- 19 Cet exemple illustre bien ces habitudes qui alimentent l'aura des lieux emblématiques et complètent le vocabulaire spécifique des skateurs. Les spots appelés « Bronx » désignent généralement des murets de chantier en béton dont la partie inférieure, un plan incliné tronqué, est complétée par un ajout en ciment pour qu'elle se prolonge jusqu'au sol afin que les skateurs puissent y rouler. Le « Hubba » porte une autre histoire : ce muret jouxte une série de marches, à la place d'une main courante. Comme la référence new-yorkaise, il qualifie une certaine morphologie de mobilier urbain qu'identifient les skateurs et que l'on retrouve dans les *skateparks*, cette appellation désignant à l'origine le Hubba Hideout de San Francisco.

« L'histoire du Hubba Hideout illustre ce phénomène. Le Hubba Hideout est une petite passerelle à San Francisco, à l'angle de l'Embarcadero ; à l'origine, elle était connue comme étant une place où certains venaient sans être vus pour y fumer du "hubba", du crack. Les skateurs l'ont découverte à cause d'un élément architectural unique, fait de marches et d'un muret qui les borde, ouvrant de nouvelles possibilités de figures et représentant un défi risqué » (Snyder, 2017, p. 49, traduction de l'auteur).

- 20 De cette chasse aux spots, alimentée par l'imaginaire du street que portent les médias du sport et les réseaux sociaux, découle une gestion de la « skatabilité » des lieux urbains. Certaines imperfections du sol sont retouchées, pour rendre une partie du mobilier « skatable ». Dans ces connaissances des possibles, la maîtrise des horaires des lieux est importante : les cours d'écoles se libèrent le week-end, les centres urbains sont vides au Nouvel An... La gestion des spots implique donc des tactiques diverses, que le photographe tokyoïte Wadapp explique en ces termes :

« Les skateurs savent où il y a des caméras, il ne faut pas passer devant [leur champ], et des gardes de sécurité. Personnellement, je n'ai pas eu trop de problèmes en skatant, les gardes viennent et disent d'arrêter. Bien sûr ils [les skateurs] ne font pas des choses très bien, alors ils écoutent les remontrances, s'excusent et disent qu'ils s'en vont. Bien entendu ils reviendront. Mais ils ne se disputent pas, parce qu'ils veulent pouvoir retourner sur les bons spots ; ils ne cherchent pas l'affrontement. Le timing n'était pas bon ! [...] Les skateurs passent ensuite au prochain endroit, ils retourneront au spot convoité une autre fois. Il ne faut pas vouloir absolument y skater, le but est surtout de protéger les spots. C'est pour ça que les skateurs de Tokyo ne se retrouvent pas tous sur un même spot, ça causerait des ennuis » (18 novembre 2008).

- 21 Cette gestion des lieux se révèle également dans l'utilisation que font les streeteurs des parcs aménagés pour le skate. Le sociologue Tsunehiko Yabe a mené des recherches avec différents groupes de skateurs à Tokyo qui s'entraînent la journée dans les parcs et les skateparks et font du street le soir. Il remarque également que dans quelques parcs publics ou devant certaines gares, le skate est toléré et la police ou les gardiens n'y interviennent que rarement (interview, 10 novembre 2008 et Yabe, 2009).
- 22 Pour Imamura Akira, skateur qui a grandi dans l'arrondissement tokyoïte de Bunkyo, la pratique du street est différente de celle des skateparks où les rails (barres métalliques horizontales ou inclinées), les murets et tous les autres obstacles sont faits pour le skate alors que ceux qui se trouvent dans les rues ne le sont pas et se révèlent généralement plus difficiles à skater. Malgré cette distinction et sa prédilection pour les lieux publics, il fréquente les skateparks pour apprendre de nouveaux *tricks*⁸ qu'il essaie ensuite dans les rues. Dans les lieux dédiés, la vigilance est moins nécessaire et il est plus facile de se concentrer sur l'exécution des figures (interview, printemps 2008).

Un paysage sensible particulier

« L'identité spatiale peut être considérée comme l'ensemble de valeurs fixées sur un espace (que ce soit un lieu, une aire, un réseau) qui constitue une référence utilisée par un et/ou des acteurs qui le pratiquent pour se définir en se distinguant des autres acteurs. Elle exprime une logique de séparation, de classification, de discrimination d'entités signifiantes au sein du monde des phénomènes » (Lussault, 2007, p. 93).

- 23 Dans ce sens, les skateurs attribuent des valeurs particulières aux espaces en référence à leur pratique, ils scrutent et qualifient les lieux suivant leur potentiel à accueillir

leurs sessions, en matière de « roulabilité », d'accessibilité, et des potentiels visuels. Comme une aiguille sur un sillon de vinyle, le skateur et ses sens lisent la ville. Il s'en dégage une connaissance incorporée et donc sensible de l'environnement ainsi qu'une curiosité nourrie par la pratique. C'est avec son corps qu'il appréhende les lieux, entre adaptation et prédation.

- 24 Les connaissances sensibles modèlent les manières qu'ont les skateurs de concevoir leur environnement où le détournement du mobilier et des agencements urbains devient la règle. Les normes d'usages ne sont plus en vigueur, elles cèdent le pas aux volontés de ces sportifs dont la compétitivité passe par la production d'images et la découverte de nouveaux spots. Par leur activité, ils mobilisent diverses connaissances et tactiques afin de créer des espaces-temps qui leur sont propres. Il s'agit de définir sa place, son emplacement, son espace choisi et situé dans le temps (Lussault, 2007).
- 25 Par leur occupation des lieux urbains aux différentes heures du jour et de la nuit, les skateurs nous renseignent sur leur gouvernance et leur chronotopie. Ils sont chassés par des agents de sécurité dans les espaces privatisés, interagissent avec des policiers, dans les espaces gérés par les pouvoirs publics et, au Japon, ils évitent les bâtiments appartenant à des groupes mafieux : les Yakuza. Les streeteurs occupent les lieux lorsque l'activité normale y cesse et découvrent des îlots délaissés dans la densité urbaine. Nourris des mythes de la pratique et à leur corps défendant, ils dressent le portrait des différentes villes par leur revers ! Ils disent encore la mondialisation : si la pratique est souvent décriée, chaque ville-monde entretient sa scène du skateboard et s'inscrit dans les réseaux globaux de la pratique. Les chercheurs soulignent encore leur créativité et nourrissent les études des « villes créatives ».
- 26 La participation au monde du skateboard et les connaissances qu'il véhicule sont partagées, rejouées et reconstruites à travers la pratique de chacun. Cet imaginaire vécu est fondé sur l'incorporation des savoirs qui s'étendent jusqu'au vocabulaire du sport, celui qui décrit les figures et les lieux. Ainsi, dans son livre, Gregory J. Snyder (2017) s'attache aux difficultés qu'il rencontre, après cinq années de terrain, à nommer les figures observées. Pour lui qui ne fait que rouler sur une planche, la description des tricks est un processus compliqué pour lequel il doit définir le sens dans lequel roule le skateur, quel pied agit à quel moment de la figure. Il oppose les difficultés qu'il rencontre à la facilité des skateurs à identifier les figures exécutées par d'autres qu'il impute à la compréhension incorporée des mouvements.
- 27 Le street c'est aussi un rapport particulier à l'urbain et aux histoires qu'il porte ; les skateurs dessinent de nouvelles topologies où les spots mythiques nourrissent les récits des figures qui y ont été exécutées. Tout streeteur qui veut y laisser sa marque doit exécuter un trick reconnu, plus difficile ou plus créatif que ceux de ses prédécesseurs. Les lieux emblématiques se construisent à la conjonction de l'histoire du sport, de la médiation des pratiques et de la qualité des figures exécutées. C'est avec ces connaissances en tête que les skateurs appréhendent les lieux ; ceux qu'ils visitent ou ceux qui leur sont familiers.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker, H. S. et Pessin, A., « Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Les Mondes du jazz aujourd'hui. Sociologie de l'art*, opus 8, Paris, L'Harmattan, 2006/1, p. 163-180.
- Calogirou, C, Touché, M., « Des jeunes et la rue : les rapports physiques et sonores des skateurs aux espaces urbains », *Espaces et Sociétés*, n° 2, 1997, p. 69-88.
- Certeau, M. de, *L'invention du quotidien 1 : arts de faire* (1980), Paris, Gallimard, 1990.
- Glauser, J., *Tokyo-skate : les paysages urbains du skateboard*, Gollion, Infolio, 2016.
- Glauser, J., « Le discours des images : l'exemple de la photographie de skateboard à Tokyo », dans Gonseth, M.-O., Knodel, B., Lavielle, Y. et Mayor, G. (dir), *Hors-champs*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 2013, p. 160-167.
- Glauser, J., « Entre público e privado: o espaço do skateboard em Tóquio », dans Negro, F. (ed.), *Act 26: Público e privado. o eslizar de uma fronteira*, Lisbonne, Húmus, 2012, p. 87-102.
- Glauser, J., « L'image d'une ville, regard sur la pratique du skate à Tokyo », *ethnographiques.org*, n° 20, septembre 2010, URL : <https://www.ethnographiques.org/2010/Glauser>
- Glauser, J., « Lettre de Tokyo », *Urbanisme*, n° 356, 2007, p. 12-13.
- Hall, E. T., *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971.
- Howell, O., « The Poetics of Security: Skateboarding, Urban Design, and the New Public Space », 2001, URL: https://urbanpolicy.net/wp-content/uploads/2013/02/Howell_2001_Poetics-of-Security_NoPix.pdf
- Jousse, T. et Paquot, T., *La Ville au cinéma. Encyclopédie*, Paris, Cahiers du cinéma, 2005.
- Laurent, J. et Gibout, C., « Ces décors urbains qui invitent aux voyages. L'imagibilité chez les skateurs de Montpellier », *Annales de la recherche urbaine*, n° 106, 2010, p. 110-120, URL : https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2010_num_106_1_2787.
- Lussault, M., *L'Homme spatial*, Paris, Seuil, 2007.
- Mueller, A., *Construire le monde du hardcore*, Zürich, Seismo, 2019.
- Paquot, T., *Le Paysage*, Paris, La Découverte, 2016.
- Paquot, T., *L'Espace public*, Paris, La Découverte, 2009.
- Paquot, T., *Des corps urbains. Sensibilité entre béton et bitume*, Paris, Autrement, 2006.
- O'Connor, P., « Hong Kong Skateboarding and Network Capital », *Journal of Sport and Social Issues*, 42(6), 2018, p. 419-436.
- Pedrazzini, Y., *Rollers et skaters : sociologie du hors-piste urbain*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Simmel, G., *Les Grandes Villes et la Vie de l'esprit* (1903), Paris, Payot, 2013.
- Snyder, G. J., *Skateboarding LA: Inside Professional Street Skateboarding*, New York, NYU Press, 2017.
- Thomas, R., « La marche en ville. Une histoire de sens », *L'Espace géographique*, t. 36, 2007/1, p. 15-26, URL: <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2007-1-page-15.htm>.
- Yabe, T., 東京都の公園におけるスケボー場所の調査研究: スケボー活動場所に関する研究(その1) (« Skateboarding Places at Public Parks in Tokyo: A Study on the Skateboarding Places – Part

1 »), in 日本建築学会計画系論文集 (*Journal of Architecture, Planning and Environmental Engineering*), vol. 74, n° 635, 2009, p. 185-192.

Filmographie

Glauser, J., *Toyko Through the Looking Glass: the Skateboarder's Imaginary, a Study in Visual Anthropology* (26'), La Piie Production, 2014, URL : <https://vimeo.com/583495341>

Glauser, J., *Play! Skate on art!* (26'), La Piie Production, 2020.

NOTES

1. Les extraits des notes de terrain et d'entretiens sont tirés des recherches en anthropologie visuelle dans la ville, menées par l'auteur lors de longs séjours à Tokyo entre 2006 et 2008. Caméra en main, en guise de carnet de terrain, l'auteur a côtoyé les skateurs et les faiseurs d'images de la capitale japonaise pour suivre les processus de production et de diffusion des visuels du skate, vecteurs d'un imaginaire du street tokyoïte. De ces travaux, il a produit un film et un livre (Glauser, 2014 et 2016).
2. La notion de monde que propose Howard S. Becker se construit ainsi : « Avant tout, la métaphore de monde n'est pas spatiale, l'analyse se centre sur une activité collective quelconque, quelque chose que des gens sont en train de faire ensemble. Quiconque contribue de quelque façon à cette activité et à ses résultats participe à ce monde. La ligne que l'on trace pour séparer le monde de tout ce qui n'en fait pas partie est une commodité pour l'analyse et non pas quelque chose qui existe dans la nature, quelque chose qui puisse être trouvé par l'investigation scientifique » (Becker et Pessin, 2006, p. 168).
3. Les spots, ces lieux « bons à skater », combinent une bonne « roulabilité », par la qualité de leur revêtement, et une accessibilité aisée. Ils présentent des éléments architecturaux ou de mobilier urbain qui invitent à la pratique : il peut s'agir d'arêtes qui permettent à une partie de la planche de glisser, de dénivelés, de courbes ou de plans inclinés, de barrières ou de mains courantes basses, pour les plus fréquents.
4. Terme anglais qui désigne un moment de pratique entre skateurs.
5. L'anglicisme « cruiser » exprime le plaisir de rouler sur sa planche, en toute tranquillité.
6. Entretien du 22 novembre 2008.
7. Dans cet environnement, les spots sont plus exigeants et plus serrés, ce qui implique une plus grande difficulté dans l'exécution de figures simples.
8. Anglicisme qui renvoie au terme générique de figure.

RÉSUMÉS

Centré sur les sensations corporelles induites par le skateboard de rue, le *street*, cet article s'intéresse aux connaissances de l'environnement que façonne la pratique. Ces rapports sensoriels et cinétiques que permet l'« outil » planche à roulettes aboutissent à une lecture différente de la ville. Elle dévoile la qualité des sols, l'encombrement automobile et piétonnier, etc. De cette perception fine, découle un savoir précis sur le bâti et sur les types de gouvernance des lieux, entre espaces publics et espaces privés, ouverts au public. À travers ses travaux avec les

skateurs de Tokyo, l'auteur montre comment la recherche de spots, ces lieux bons à skater, et l'observation des dispositifs sécuritaires transforment le regard des skateurs sur leur environnement. Cette compréhension particulière de l'urbain se traduit par les images, fixes et animées, que produit le monde du skateboard ; celles-ci nourrissent en retour l'imaginaire vécu, à travers la pratique de chacun, que partagent les streeteurs.

Focusing on the bodily sensations induced by street skateboarding, this article focuses on knowledge of the environment shaped by the practice of a sport. These sensory and kinetic relationships that the skateboard "tool" renders possible lead to a different understanding of the city. The skateboard reveals such aspects as the quality of the ground surface as well as automobile and pedestrian congestion. From this detailed perception comes a precise knowledge of the built-up environment and the forms of governance of places both public and private open to the public. Through his work with skateboarders in Tokyo, the author shows how the search for spots - places that are good for skating - and the observation of security measures transform the skaters' perception of their environment. This particular understanding of the urban environment is reflected in the still and moving images produced by the skateboarding community, which in turn feed the imaginary experience shared by skateboarders through their individual practice of the sport.

INDEX

Mots-clés : anthropologie dans la ville, skateboard, imaginaire urbain, Tokyo, phénoménologie

Keywords : anthropology in the city, skateboard, urban imagination, Tokyo, phenomenology

AUTEUR

JULIEN GLAUSER

Julien Glauser est anthropologue social et urbaniste, conservateur adjoint au Musée d'ethnographie de Neuchâtel (Suisse).

julien.glauser[at]lapie[dot]ch